

Petite Revue du Tiers-Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

VOL. IV

MONTREAL, AVRIL 1887

No 3

Saint François et la Prière

La plus grande occupation des saints a toujours été de prier avec ferveur et dévotion. De là leurs oraisons fréquentes et prolongées qui nous surprennent lorsque nous lisons leur vie. Tous les saints ont prié et beaucoup prié. La prière a été le secret de leur sainteté.

Mais bornons nous à parler du séraphique saint François. Un jour il lui vint des doutes sur sa vocation ; il se demandait ce qui serait plus agréable à Dieu, de la prière ou de la prédication. " Mes frères bien-aimés, dit-il à ses disciples, j'ai à vous proposer une grave question, et je vous demande de la résoudre avec l'aide de Dieu. Que me conseillez-vous, mes frères ? A quoi donnez-vous la préférence ? Dois-je vaquer à l'oraison, ou bien aller prêcher de côté et d'autre.

" Je suis un homme sans apparence, simple, ignorant dans l'art de la parole : j'ai plus reçu la grâce de prier que celle de parler. Ensuite dans l'oraison l'on gagne et l'on accumule les grâces ; dans la prédication, au contraire, on distribue aux autres les dons reçus du ciel. Dans l'oraison, les affections de notre âme se purifient, l'union au bien véritable, unique et suprême, s'accomplit avec une force de plus en plus grande. Dans la prédication, les pieds de notre esprit se couvrent de poussière, on se distrait en beaucoup de choses, et la discipline se relâche. Enfin dans l'oraison, nous nous entretenons avec Dieu, nous entendons sa voix, nous vivons d'une vie angélique, au milieu des esprits célestes. Dans la prédication, il faut user d'une grande condescendance pour les hommes, vivre en homme au milieu d'eux, penser, voir, parler et entendre en homme (1) "

Ce qui jetait l'homme de Dieu dans le doute, c'était les nombreux et grands avantages qu'il trouvait des deux côtés. La pré-

(1) Waddingue, *Opuscules de saint François*, tome III, conférence 13.

dication produit des fruits magnifiques ; l'oraison n'a pas moins d'utilité. La prédication enseigne la vérité, instruit le peuple, exalte la miséricorde de Dieu, glorifie la justice divine, fait tomber sur les cœurs la pluie de la grâce ; la prière détourne tous les maux, rafraîchit l'âme desséchée, et pourvu qu'elle ne soit pas elle-même sèche et aride, elle rend féconde l'âme jusque-là stérile, et lui fait produire les fruits les plus abondants. Si l'utilité de la prédication est si grande, si les avantages de l'oraison sont si nombreux, il n'est pas étonnant que notre saint hésite entre les deux, lui qui ne veut rien perdre. Il voudrait se donner tout entier à l'oraison et converser librement avec son Dieu ; en même temps il voudrait, par de salutaires exhortations, ramener tous les hommes au Seigneur. D'un côté, c'est la tranquillité de l'esprit qui l'attire ; de l'autre, c'est le bien et l'avantage des âmes. D'un côté, c'est la solitude de la religion qui l'appelle ; de l'autre c'est la sollicitude pour le salut du prochain qui l'invite. Il voit, d'un côté les biens de la vie active ; de l'autre les avantages de la vie contemplative.

Mais dès qu'une révélation divine lui a fait connaître qu'il doit, par la prédication, travailler à l'utilité du prochain, aussitôt il s'applique à ce saint ministère, sans pourtant laisser de côté l'oraison. La prédication vient se superposer à l'oraison ; elle ne lui succède pas. Il unit intimement l'une et l'autre ; l'oraison multiplie les fruits de la prédication ; la prédication augmente l'efficacité de l'oraison. S'il est devenu un si grand prédicateur, c'est parce qu'avant de prêcher, il a conversé avec Dieu, dans le secret de sa pauvre cellule. Ce qu'il a puisé dans ces entretiens célestes, il le répand, avec le plus grand zèle et la plus admirable ferveur, sur les peuples égarés. La prédication et l'oraison renferment de grands avantages ; mais celui-là atteint la perfection, qui unit prudemment l'une à l'autre.

Prions donc d'esprit et de cœur, comme notre séraphique Père. " Le serviteur de Dieu, François, nous dit saint Bonaventure, se sentait retenu loin du Seigneur, par son corps. Mais déjà la charité du Christ l'avait rendu insensible à tous les désirs de la terre, et pour ne pas manquer des consolations de son bien-aimé, il priait sans cesse, et ne perdait jamais la pensée de la présence de Dieu. La prière était sa consolation, lorsque, contemplant les choses divines, et devenu en quelque sorte concitoyen des anges, il cherchait dans les demeures célestes son bien-aimé, dont il n'était séparé que par le mur de la chair. La prière était son soutien dans le travail, alors que, se défiant de ses propres forces et plein de confiance dans le secours d'en haut, quelque chose qu'il entreprit, il jetait toutes ses pensées dans le Seigneur par des supplications pressantes.

“ Il affirmait que le religieux doit désirer par-dessus tout la grâce de l'oraison ; et comme il était convaincu que sans elle personne ne peut faire des progrès dans le service de Dieu, il y exhortait ses frères, par tous les moyens possibles (1). ” Il leur disait souvent : “ Chacun doit rougir de se répandre en “ distractions frivoles, lorsqu'il s'entretient avec le grand Roi “ au temps de l'oraison (2) ”.

Prions d'esprit et de cœur avec lui, car saint Bonaventure ajoute : “ Lorsqu'il marchait comme lorsqu'il était assis, dans le travail comme dans le repos, au dedans comme au dehors, il était tellement absorbé dans l'oraison, qu'il semblait lui avoir donné non seulement son corps et son cœur, mais encore toutes ses actions et tout son temps...Souvent l'ardeur de l'oraison le ravissait hors de lui-même ; il ne s'apercevait plus de ce qui se passait autour de lui. Son esprit, fixé dans la contemplation des splendeurs célestes, ne remarquait plus les différences des lieux, des temps et des personnes, ainsi que ses contemporains en ont fait fréquemment l'expérience.

“ Et parce qu'il avait appris dans la prière que la présence de l'Esprit-Saint se fait sentir d'autant plus familièrement à l'âme qui prie, qu'elle est plus éloignée des bruits du monde, il cherchait les lieux solitaires, et il se rendait dans les églises abandonnées, pour y prier pendant la nuit. Souvent il eut à y soutenir les horribles assauts des démons, qui l'attaquaient d'une manière sensible, pour le détourner de l'oraison. Il recourait aux armes célestes ; plus la lutte était violente, plus il se fortifiait dans la vertu, et plus sa prière était fervente. Il remplissait les bois de ses gémissements, il arrosait la terre de ses larmes, il se frappait la poitrine, il répondait à son juge, il suppliait son père, il parlait à son maître, il conversait avec son ami. Plusieurs fois les frères l'ont entendu implorer la clémence divine pour les pécheurs, et déplorer à haute voix la Passion du Seigneur, comme si les différentes scènes s'en déroulaient sous ses yeux (3) ”. Oh ! prions d'esprit et de cœur avec saint François.

Tertiaires de Saint-François, écoutez cet avis d'un saint : Tout le temps de votre oraison, scyez comme un ange du ciel : faites en sorte que votre prière soit sainte, pure, immaculée et irrépréhensible. Quand elle s'élèvera vers le ciel, les portes de la cité sainte s'ouvriront aussitôt devant elle, les anges et les ar-

(1) Waddingus, *Opuscules de saint François*, tome III, oracle 11.

(2) Saint Bonaventure, *Vie de Saint François*, ch. x.

(3) *Idem*.

changes viendront avec joie à sa rencontre, et lui faisant cortège dans les espaces célestes, ils iront la présenter devant le trône élevé, saint et immaculé du Seigneur.”

Imitez notre séraphique Père, qui était véritablement un ange dans l'oraison ; priez d'esprit et de cœur avec lui, et répétez chaque jour cette prière qu'il aimait tant à redire : “ Mon Dieu et mon tout ! qui êtes vous ? mon très doux Seigneur, mon Dieu, et qui suis-je, moi, pauvre ver de terre, votre serviteur ? Très saint Seigneur, je voudrais vous aimer, très doux Seigneur, je voudrais brûler d'amour pour vous. Seigneur mon Dieu, voilà que je vous ai donné tout mon cœur et tout mon corps, et je désirerais ardemment faire davantage pour votre amour, si je pouvais connaître autre chose.”

FR. FLAVIEN, *Miss. Cap.*

—(*Annales Franciscaines*)

Les saints désirs de la mort

I.—Aussitôt que nous sentons les atteintes d'une grave maladie, ou qu'un dangereux accident nous arrive, il faut songer à la mort et s'abandonner à ce que Dieu voudra ordonner, tant de notre vie que de l'intensité et de la durée de nos douleurs. Car, tout ce que Dieu fait est bien fait, puisqu'il dispose toujours toutes choses avec une sagesse, une puissance et une bonté infinies. Rien n'arrive sur la terre que par son ordre ou sa permission, pas même la chute d'une feuille. C'est pourquoi le Sauveur disait à ses apôtres : “ Le fils de l'Homme va à la mort comme il a été établi et déterminé”. Il disait aussi à saint Pierre : “ Ne veux-tu pas que je boive le calice qui m'a été offert par mon Père ? Jésus n'a été livré à la mort que par le conseil et la volonté de Dieu.”

Cette vérité oblige le malade à se soumettre aux décrets de la Providence, à adorer sa volonté et à accepter la mort en la manière et par les voies qu'il plaira au Seigneur de la lui envoyer : C'est le Maître, qu'il fasse ce qu'il voudra.” Il doit être obéi sur la terre comme dans le ciel : “ Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à lui.” Notre âme ne doit-elle pas être soumise à Celui de qui elle attend son salut ?

II.—Nous devons élever notre cœur et nos désirs au-delà même de ces actes de résignation et recevoir, avec une joie intérieure, la nouvelle de notre départ de ce monde, que la maladie semble nous annoncer, comme le prophète Isaïe fit au roi Ezéchias en lui disant : “ Mettez ordre à vos affaires, voici la

mort, il n'y a plus de vie pour vous ; *dispone domui tuæ, quia morieris, et non vives.*" Cette joie, dont l'âme se doit remplir, vient des considérations suivantes :

—Par le trépas, nous reconnaissons le souverain domaine de Dieu sur nous, car il est le maître de notre existence, pour en user comme le potier de ses vases, qu'il peut briser et réduire en poudre. Il nous a prêté la vie, et c'est un dépôt qu'il retire à volonté ; nous ne pouvons le lui refuser.

—Nous faisons une offrande et un sacrifice de nous-mêmes à Dieu, ce qui est un acte de religion. Jésus-Christ nous en a donné l'exemple, car il s'est offert à son Père en expirant pour nous sur la croix.

—Nous protestons hautement que Dieu se suffit à lui-même et qu'il n'a pas besoin de la créature.

—Nous confessons que Dieu est souverainement aimable, et, en témoignage de notre attachement, nous lui demandons tout ce que nous avons de plus cher et nous lui sacrifions cet unique fils Isaac, la vie, que nous aimions si tendrement. Cette acte de charité est si grand que rien ne le peut égaler, et, si les anges pouvaient envier quelqu'avantage à l'homme, ce serait, dit saint Augustin, de ce qu'il peut mourir par amour pour Dieu. En cessant d'exister, nous déclarons aussi publiquement que Dieu est juste, car le trépas est le supplice dû à nos péchés. Il nous prive de toutes les choses dont nous avons abusé. Enfin, nous reconnaissons par là-même nos devoirs envers Jésus-Christ, qui nous a donné la vie et qui est mort pour nous.

Toutes ces vérités doivent exciter dans nos cœurs un ardent désir de terminer notre carrière mortelle pour éteindre en nous le règne du péché. Elles doivent également nous ôter toute crainte excessive, et remplir nos âmes de paix, de joie, de consolation. Les saints Livres nous assurent que la femme forte se réjouira au dernier jour : *Ridebit in die novissimo.*

III.—A vant que le mal augmentent et affaiblisse nos sens, il faut mettre sa conscience en paix, par une confession sincère et douloureuse, avec le désir de satisfaire à la justice divine. On recevra ensuite le saint Viatique avec des sentiments de confiance et de piété, sans attendre une nécessité pressante. On prévient par là beaucoup d'accidents imprévus, qui nous empêchent de profiter des sacrements de l'Eglise, remèdes si puissants pour notre sanctification. Après qu'on aura satisfait à ses obligations et produit les actes qui doivent les accompagner, on demeurera en repos, s'abandonnant entièrement à Dieu ; on unira toutes ses peines et ses souffrances à celles du divin Crucifié ; on se mettra sous la protection de la sainte Vierge et

des saints, en implorant leurs secours : on s'entretiendra doucement dans les pensées de l'éternité et dans des sentiments d'amour avec Notre-Seigneur.

IV.—Si le mal continue et laisse peu d'espoir pour la guérison, il faut se faire administrer. A chaque onction, on demande pardon des fautes commises par le sens où elle s'applique. Le sacrement de l'Extrême-Onction est suivi de beaucoup de grâces; il purifie l'âme et lui donne la force pour résister aux tentations; souvent il rétablit même la santé. Le malade doit, autant que possible, s'unir aux prières et aux intentions de l'Eglise.

V.—Après avoir reçu tous les secours de la religion, on tâchera de se tenir dans le calme, supportant avec patience les douleurs de la maladie, et obéissant, en toutes choses, aux prescriptions du médecin, ce qui est une pénitence agréable à Dieu. On se détachera, le mieux qu'on pourra, de la préoccupation de son mal et du désir d'en être soulagé. On s'appliquera pieusement au souvenir de la passion du Sauveur, s'unissant de cœur et de volonté à ses paroles et à ses actes. Dans cette vue on pardonnera à ses ennemis, on se réconciliera avec les personnes qui gardent rancune; on oubliera les injures qu'on a reçues; on fera des excuses à ses amis, à ses proches, à ses domestiques, pour la peine qu'on a pu leur faire; on témoignera sa reconnaissance aux assistants, aux infirmiers, à ceux qui ont rendu quelque service.

VI.—Attendons ensuite paisiblement ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner. Evitons les entretiens des affaires terrestres. Ne recevons que peu de visites, celles de nos proches seulement et des personnes que la charité ne permet pas de renvoyer. Faisons-nous assister, pour notre consolation, par le directeur de notre âme, par des amis pieux et discrets. Le grand nombre trouble les malades, les avis différents ne font que les embarrasser. Si les souffrances sont violentes, il est bon de penser aux peines de l'enfer, que nous avons mérités et où nous serions pour une éternité si la miséricorde divine ne nous en avait pas préservés. Nous rappellerons aussi à notre mémoire les souffrances de Jésus-Christ, notre aimable Rédempteur, et celles qu'ont endurées des milliers de martyres pour la confession de sa foi.

VII.—Il sera encore très utile de réfléchir au bonheur qu'une âme fidèle doit éprouver à son retour vers le ciel, qui est sa patrie; au sortir de cet exil et en quittant cette terre pleine de misères, pour aller chanter les louanges du Très-Haut, avec les anges, avec les élus, dans la Jérusalem céleste.

VIII.—Si le malade se trouve dans un état désespéré, c'est alors qu'il doit faire un effort pour se réveiller, élever son esprit et se hâter, en quelque sorte, pour aller au devant du Seigneur qui approche : "Voici que Je viens, dit-il ; je vais arriver bientôt." L'Esprit et l'Épouse répondit : "Venez." Que celui qui entend s'écrie aussi : "Venez, Seigneur Jésus." Il n'y a pas de temps à perdre : "c'est maintenant le temps favorable ; c'est à présent le jour du salut."

On ne saurait prescrire les actes qu'un chrétien doit faire dans ces circonstances difficiles. Chacun peut agir selon sa dévotion et les mouvements de son cœur, selon les lumières et les pensées de celui qui l'assiste.

Mais, d'ordinaire, on suit utilement les pratiques suivantes :

Se faire lire, de temps en temps, quelques traits de la Passion du Seigneur.

Ecouter la récitation de quelques psaumes que l'on préfère.

S'unir d'intention aux prières et aux litanies soit de la divine Mère, soit des Saints que les assistants auront la charité de dire.

Répéter souvent des actes de résignation, de foi, d'espérance, d'amour, d'humilité, d'offrande et de remerciement pour toutes les grâces que l'on a reçues.

A mesure que les derniers instants de notre vie approchent, il faut renouveler ces actes avec plus de ferveur et de confiance en Dieu, afin que nous puissions rendre notre âme entre les bras de Jésus et de Marie, en disant avec saint Étienne : "Seigneur Jésus, recevez mon esprit."

Partons, partons, mon âme !

Quittons ces tristes lieux ;

D'une divine flamme

Allons brûler aux cieux.

Année Franciscaire.

Echos des Fraternités

MONTRÉAL

Le 25 février dernier, à l'assemblée mensuelle de la fraternité du Tiers-Ordre de Montréal, en l'église des Saints Stigmates, M. Alfred Yon, frère Sébastien de l'Apparition, a reçu le saint habit, et les frères novices suivants ont fait profession :

MM. E. Haumont, frère François-Xavier ; F. S. Sénécal, frère François-Xavier ; Victor Hénault, frère François de Sales ; Joseph Dépatie, frère Jean-Baptiste ; Hyac. Fournier, frère Conrad de Plaisance ; Hub. Mazurette, frère François d'Assise.

DOCTRINE CHÉTIENNE

OU

ABRÉGÉ' DU CATÉCHISME RAISONNÉ.

Ces articles sur la doctrine chrétienne formeront un catéchisme qui pourra servir plus aux savants qu'aux ignorants ; car, ceux-ci généralement savent encore leur catéchisme, tandis que les premiers l'ont oublié ou ne l'ont jamais su. Pourtant les grands philosophes de l'antiquité, Platon, Socrate, Aristote, n'ont jamais eu autant de science qu'en possède un enfant qui sait son catéchisme. Car c'est une source où peuvent s'inspirer tous les codificateurs. Il est donc non seulement utile, mais absolument nécessaire de l'étudier toujours et de s'en graver profondément la doctrine dans l'esprit et dans le cœur. Le tableau déjà publié aidera à la mémoire, les courtes explications qui suivent nourriront le cœur et orneront l'esprit.

VÉRITÉS FONDAMENTALES

EXISTENCE DE DIEU : Il y a un Dieu, un seul Dieu ; c'est un esprit, c'est-à-dire qu'il ne peut tomber sous nos sens. Il n'a eu aucun commencement et n'aura pas de fin, il est éternel. Qui en doute ? Personne, de bonne foi. Il y a bien quelques personnes qui osent le nier, on les appelle des *athées* : ce sont ou des orgueilleux ou des menteurs : “ L'on ne peut douter, dit l'abbé Feller, qu'il n'y ait des athées, c'est-à-dire des hommes qui nient l'existence de Dieu ; mais il n'est guère possible qu'ils le fassent sincèrement, et que leurs paroles expriment leurs vrais sentiments. L'homme qui prêche aux autres cette monstrueuse doctrine, dit en lui-même : Il y a un Dieu.

“ Voltaire a dit : “ *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.*”

Les preuves de l'existence de Dieu sont morales ou physiques. Les premières nous viennent de notre esprit et de notre cœur ; les secondes de la nature et de nos sens.

Morales : 1. Croyance universelle des peuples ; 2. remords de conscience ; 3. sentiment de notre faiblesse et de notre insuffisance, qui nous porte à toujours recourir à un Etre Infini pour lui demander du secours.

Physiques : 1. Mouvement et forces motrices ; 2. forme des corps dans la nature, conduisant à une Intelligence qui a tout ordonné ; 3. végétation des fleurs ; des fruits ; des grains ; des herbes, etc. ; 4. la vie et la mort ; 5. la création : *il ne peut y avoir d'effet sans cause.*

Qualités de Dieu : Toutes les qualités de Dieu se résument en ces mots : *Dieu est infiniment parfait*. Il est par conséquent, infiniment beau, saint, juste, bon, miséricordieux. Il est immuable en toutes choses il voit tout, entend tout, sait tout ; rien ne lui est caché, ni dans notre cœur, ni dans le passé, ni dans l'avenir ; rien ne lui est impossible.

IMMORTALITÉ DE L'ÂME : Le mot immortel veut dire *qui existera toujours*. Notre corps n'est pas immortel, il mourra ; mais un jour, il ressuscitera pour s'unir de nouveau à l'âme, et deviendra comme elle immortel.

L'âme ne peut périr par la *corruption* : elle est simple et une. Elle ne peut non plus être *annéantie* par aucune créature. Dieu a mis en elle le désir et le besoin de l'infini. Sa véracité ne peut donc la tromper, au moment de sa séparation du corps : à la mort, l'âme, si elle est en état de grâce, sera confirmée dans un bonheur infini ; si, au contraire, elle est en ce moment en rébellion contre son Créateur, elle sera irrévocablement fixée dans un malheur éternel.

La justice de Dieu ne peut confondre dans le néant les bons et les méchants. Les biens et les maux de cette vie tombent inégalement sur les uns et les autres, il faut une réparation, une compensation. Elle aura lieu dans l'autre monde. L'âme est immortelle ; il faut le croire, parce que Dieu l'a dit, l'Écriture Sainte est remplie de textes qui le prouvent ; partout il y est parlé de la mort, de l'enfer, du ciel, des récompenses, du jugement, etc.

Il faut traiter comme des insensés, des imposteurs ou de grands criminels ceux qui croient qu'à la mort tout est fini ; il faudrait les enfermer dans des asiles ou des prisons.

Je ne crois pas en Dieu, ma bonne, et je m'en vante,
disait un jouisseur après un bon repas.

—C'est comme votre chien, répondit la servante,
mais lui, du moins, il ne s'en vante pas.

(A continuer)

LEGENDE

LES BALANCES DE DIEU OU NOS MERITES DEVANT DIEU

I

La retraite choisie par le solitaire était une de ces cavernes sombres dans lesquelles la mort a laissé ses souvenirs. La main des hommes avait creusé la roche pour y ménager des hypogées vides maintenant de leurs cadavres momifiés, et à la place des emblèmes de Neith, la sombre déesse de la vérité, se dressait un crucifix. Les stèles couvertes de caractères mystérieux restaient, aux yeux du

vieillard habitant ce caveau funèbre, une langue dont il ne cherchait point à déchiffrer le sens, et sur des rouleaux de papyrus couverts de caractères tracés à l'aide des roseaux dont la tige bruit sur les rivages du Nil, il avait transcrit la loi nouvelle apportée à la terre par le Dieu sauveur, les Epîtres des apôtres et quelques lettres écrites par de pieux anachorètes.

Depuis plus de quarante ans le solitaire vivait seul, perdu dans la contemplation des choses du ciel, torturant son corps par les saintes rigueurs de la pénitence, jeûnant, priant, et s'efforçant de gravir un à un les mystérieux degrés de cette échelle de Jacob dont le pied touche la terre des larmes, et dont le sommet se perd dans les cieux.

Il n'interrompait son silence contemplatif que pour chanter les louanges du Seigneur, et le soir, couché sur sa natte de joncs, il s'endormait le cœur rempli d'une paix ineffable.

A de rares intervalles, d'autres solitaires comme lui venaient partager l'hospitalité de sa demeure. Il les accueillait joyeusement, s'entretenait avec eux des choses du ciel, et s'excitait à une sainte émulation. Fortifiés mutuellement par ces visites, retrempés au feu de la charité, les cénobites se séparaient, échangeant, en témoignage d'affection et de respect, le bâton qui soutenait leur marche débile ou le manteau d'écorce couvrant leurs membres affaiblis.

II

Le solitaire Paphnuce, dont les macérations excitaient la pieuse admiration de ses frères, se demanda un jour à quel degré de perfection il était parvenu. Ne pouvait-il attendre du Seigneur une prédilection marquée après tous les sacrifices accomplis pour sa gloire ? Paphnuce pouvait se dire, sans mentir au Saint-Esprit, que, pour l'amour du Christ, il avait rejeté les joies du siècle, distribué ses richesses aux pauvres, renoncé aux joies de la famille, aux honneurs promis à son talent, aux joies que prodiguent les amitiés sincères et durables. Il lui semblait avoir suivi tous les conseils de l'Evangile, et comme les apôtres dans les premiers temps de leur vocation, il s'inquiétait de sa gloire future dans le royaume du Père céleste.

Tandis qu'il demandait à Dieu de vouloir bien lui révéler quelle récompense avaient mérité ses vertus, il aperçut devant lui un ange enveloppé de vêtements blancs, et dont les deux ailes palpitantes reflétaient de mystérieuses lueurs.

—Paphnuce, lui dit le messager céleste, Dieu permet que tu connaisses le degré de mérite que tu as acquis par quarante ans de prières et d'austérités. Quitte la solitude, prend la route d'Alexandrie, et cherche dans cette ville un homme appelé Anestor. La perfection que tu possèdes est égale à la sienne, questionne-le, et tu sauras ensuite quelle est ta valeur devant Dieu.

L'anachorète bénit le messager divin, ceignit ses reins d'une corde, prit le bâton de voyageur, et partit pour Alexandrie.

III

Il ne s'arrêta point à regarder la magnificence des palais, les profanes splendeurs des bains de Cléopâtre, les aiguilles de pierre couvertes de caractères hiéroglyphiques, ni les gigantesques figures soutenant les entablements des palais, entre des lignes de sphinx

immobiles. Il pensa que, dans la partie de la ville réservée aux chrétiens ou plutôt lentement conquise par eux, il trouverait cet Anestor dont lui avait parlé l'ange. Mais quand il prononça son nom, il vit une sorte d'effroi passer sur le visage des gens qu'il questionnait ; on lui désigna un quartier perdu de la cité superbe, et il reprit sa marche à travers les faubourgs où de misérables esclaves, des portefaix, des mercenaires et des lutteurs habitaient dans des demeures sordides.

—Il faut, pensa Paphnuce, que cet homme, dont la perfection me donnera la mesure de la mienne, possède à un haut degré la mortification et l'humilité, pour consentir à vivre au milieu de tels misérables.

Le solitaire questionna un enfant sur Anestor, et cet enfant lui désignant du doigt une maison peu éloignée, répondit :

—Vous le trouverez là.

A mesure que Paphnuce avançait, il s'étonnait davantage.

De la demeure qu'on venait de lui indiquer sortaient des rires, des chants grossiers, mêlés de temps à autre d'éclats de voix pleins de colère. Des esclaves titubants d'ivresse apparaissaient sur le seuil, et des lutteurs, quittant le misérable bouge, commençaient une rixe dont la populace de ce quartier maudit donnait le signal par ses huées et ses applaudissements.

Quelque répugnance qu'éprouvât Paphnuce à franchir le seuil de l'espace de taverne en face de laquelle il se trouvait, il y entra, en recommandant son âme à Dieu.

Son vêtement d'écorce, sa longue barbe blanche, ses cheveux flottant sur son dos, sa démarche incertaine, sa maigreur, tout concourait à faire de Paphnuce un être étrange pour ceux qu'il venait surprendre au milieu de leurs grossiers plaisirs. Des railleries s'échappèrent des lèvres des buveurs, et l'un d'eux, se levant tout chancelant des libations précédentes, s'approcha du solitaire, en lui tendant sa coupe.

Tout en la repoussant, Paphnuce répéta le nom d'Anestor.

—Que pouvez-vous lui vouloir ? demanda celui qui persistait à présenter sa coupe au solitaire.

—Je voudrais lui demander un moment d'entretien ? répondit le vieillard.

—Vous ? un entretien avec Anestor, par Osiris, l'idée est plaisante... mais le bon vin adoucit l'humeur de l'homme, parlez donc sans crainte, je suis cet Anestor que vous cherchez.

Paphnuce recula de deux pas.

IV

L'homme qui se trouvait en face de lui représentait de la façon la plus complète et la plus hideuse le type de la créature humaine avilie, défigurée par les excès de toutes sortes. L'œil couvait de sourdes colères, la bouche tordue semblait prête à vomir le blasphème, le front bas, les cheveux mal plantés indiquaient une nature sauvage et bestiale.

Anestor vêtu d'une façon relativement somptueuse, portait des armes à sa ceinture ; un bracelet d'or massif cerclait son poignet, et la bourse posée devant lui, sur la table, prouvait qu'il ne manquait

pas d'argent. L'effroi s'emparait de l'âme du solitaire, à mesure qu'il étudiait davantage l'expression du visage d'Anestor, semblable à une médaille d'abord précieuse, dont une main coupable aurait à plaisir défigurée l'effigie.

Cependant il ne pouvait refuser de suivre l'ordre de l'ange, et pensait que peut-être le misérable assis devant lui, la raison à demi noyée dans l'ivresse, avait jadis accompli quelques-unes de ces actions méritoires dont il appartient à Dieu seul de connaître le prix et de mesurer la récompense.

Surmontant donc sa répugnance et sa terreur, Paphnuce leva les yeux sur son terrible interlocuteur, et lui répondit :

—Je rends grâce à Dieu d'avoir permis que je vous trouve ici... Où pourrions-nous causer sans craindre d'être interrompus ?

—Vous avez donc à me proposer...une affaire ? demanda le bandit dont l'œil étincela.

—Il me faudrait d'abord un renseignement, répondit l'anachorète.

Anestor souleva une natte, Paphnuce entra dans un réduit écarté garni d'une table, d'une amphore de vin et de deux sièges, et s'étant assis en face de l'ermite :

—Je vous écoute, lui dit-il.

V

—Mon ami, dit Paphnuce, j'ai appris par une révélation divine que mon âme se trouvait être devant Dieu l'égale de la vôtre...Depuis quarante ans j'essaie de marcher dans la voie de la perfection, et je viens vous demander à quel degré vous en êtes de la prière, de la macération et du jeûne.

Anestor laissa échapper un formidable éclat de rire.

—Le jeûne ? dit-il, je suis ivre tous les jours...la prière ? je maudis les dieux de toutes les nations...la macération ? je repose mes membres quand ils sont las, je les couvre le mieux possible, et je dors autant que j'ai sommeil.

En proie à un étonnement facile à comprendre, Paphnuce regarda son interlocuteur. Il comprenait que celui-ci ne mentait pas, et que jamais Anestor n'avait condamné à une pénitence quelconque ce corps usé par la débauche.

—Quel rapport, pensait Paphnuce, existe-t-il donc entre moi et cet homme ? Depuis quarante ans, je fais un repas unique après le coucher du soleil...Je prie pendant la moitié des nuits, et ma poitrine porte la trace des cailloux avec lesquels je l'ai meurtrie...

Il reprit cependant l'entretien.

—N'avez-vous point été baptisé ? lui demanda-t-il.

—On me l'a dit, répondit le misérable ? mais j'ai bien vite effacé ce signe du Christ du front sur lequel la main d'un prêtre l'avait marqué...j'ai raillé plus d'une fois les cérémonies de votre culte, car vous devez appartenir à la religion dont vous parlez ! j'ai pour dieux tous mes vices, et c'est assez, je vous l'assure, car je leur offre chaque jour le plus de sacrifice que je puis.

—Renégat, sacrilège ! balbutia Paphnuce.

Le courage manquait au vieillard pour reprendre son interrogatoire ; mais enfin il était venu à Alexandrie afin de voir Anestor, et de connaître la valeur de son âme devant le Seigneur Jésus ; il résolut donc d'aller jusqu'au bout.

—Quelle est votre profession?

—J'accapare le bien des autres.

—Voleur ! pensa Paphnuce, il ne lui manquerait plus que d'avoir assassiné.

—Mais au moins, reprit-il plus lentement, la vie de vos semblables vous a toujours été sacrée ?

—Il y a des gens qui défendent leurs trésors, répondit Anestor, et de ceux-là je vous jure qu'on se défait sans pitié. Je ne pourrais même compter d'une façon certaine le nombre d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont péri par mes mains...

—Voleur, débauché, meurtrier, sacrilège ! répéta Paphnuce.

—Ecoutez, dit celui-ci, fouillez dans votre mémoire, cherchez dans les souvenirs de vos jeunes années, vous avez dû accomplir un acte héroïque, capable de balancer le mal dont vous vous accusez... c'est cet acte de vertu que je veux connaître.

Anestor secoua la tête.

—Je ne me rappelle rien ! rien ! dit-il.

VI

Un profond soupir souleva la poitrine du solitaire, il regarda Anestor avec l'expression d'une cruelle angoisse.

—Voyons, reprit-il, si vous n'avez pas un acte héroïque à enregistrer dans votre souvenir, vous vous rappelez au moins un service rendu...

—Oui, dit le brigand avec un large rire, en effet.

—Parlez, parlez ! dit Paphnuce.

—C'était il y a dix ans, à peu près à quelque distance de cette ville, nous avions assailli pendant la nuit une maison isolée, habitée par des femmes chrétiennes. Après avoir fait main basse sur tous les objets ayant une certaine valeur, nous allions nous retirer, quand un des nôtres déclara qu'une des filles allait le suivre et devenir sa femme. C'était, sans lui donner d'orgueil, le plus hideux de la bande, où nul ne se vante d'être d'un extérieur agréable... La mère, désespérée, essaie de défendre sa fille, mon camarade lui porte sur la tête un coup violent et la jette pour morte sur les dalles. Les sanglots de la malheureuse fille se mêlent à ses cris d'effroi ; elle se précipite sur le cadavre de sa mère, la supplie de revenir à elle, et de la protéger ; la mère ne devait plus jamais rouvrir les lèvres... alors la malheureuse enfant tourna vers moi un regard dont je n'oublierai jamais l'expression... Tout bandit que je suis, ce regard d'agneau me toucha... Je m'avançai vers le compagnon qui s'efforçait d'entraîner la jeune fille, et je lui cherchai une querelle à propos du partage du butin... Furieux, il se retourna contre moi, et tandis que nous luttions à coups de poignard, la pauvre fille quittait en toute hâte le théâtre du crime... Le compagnon aurait bien voulu la poursuivre, mais je le maintins jusqu'à ce que l'infortunée se trouvât hors d'atteinte.

VII

En écoutant ce récit, Paphnuce sentit s'alléger son cœur : c'était quelque chose en effet d'avoir sauvé cette vierge chrétienne, et de ne pas avoir ajouté un nouveau crime à ceux dont Anestor s'était

ouillé. Il espéra que le misérable trouverait encore au fond de sa mémoire une action capable de plaider sa cause devant Dieu.

En effet, Anestor se frappa le front et reprit :

—Un soir, j'habitais alors une cabane de feuillage dans une sorte d'oasis composée d'un palmier entouré de mince touffes d'arbres, et d'une source à peine suffisante pour désaltérer un homme.

“ Je guettais de là le passage de caravanes opulentes signalées par mes complices.

“ Il faisait une chaleur terrible : le sable était d'un bleu intense et la terre brûlait sous les pieds ; la petite source diminuait de minute en minute, aspirée par le soleil, et peut-être pouvais-je craindre qu'avant la fin du jour il ne me restât pas une goutte d'eau. J'avais inutilement creusé le sable pour y trouver ces plantes hulbeuses dont le suc rafraîchit le voyageur ; je n'avais rien découvert, et je commençais à me sentir fort inquiet. Je me tenais près du seuil de mon refuge, surveillant l'horizon, et me demandant si à mes craintes présentes n'allait pas se joindre la peur plus terrible encore de voir le sable se soulever sous le souffle orageux du simoun... Tout à coup, j'aperçus un homme marchant avec peine et s'appuyant sur un long bâton blanc. Son vêtement se composait d'une tunique grossière en fil de palmier ; sa coiffure de roseau ombrageait un visage vénérable. Il paraissait exténué de fatigue et se trainait péniblement sur le chemin.

“ Je ne sais pourquoi l'image de mon père se présenta subitement à mon souvenir. Je crus le voir, avec sa grande barbe blanche, ses longs cheveux, son grand âge, et une grande pitié m'étreignit le cœur.

“ Le vieillard m'aperçut et murmura : “ De l'eau ! ”—Je regardai la source, elle se trouvait presque tarie... cependant la compassion l'emporta sur l'égoïsme, je remplis une coupe de bois et je la portai au voyageur. Il remercia avec effusion, et après s'être reposé il s'éloigna lentement... Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu...

—Après ? demanda Paphnuce.

—C'est tout, voilà les deux seules œuvres accomplies par moi... j'ai sauvé la vie d'une jeune fille et j'ai donné à boire à un vieillard....

— Paphnuce remercia vivement Anestor, lui adressa de salutaires avis, et reprit le chemin de la solitude.

VIII

Il marchait la tête courbée, triste jusqu'au plus profond de son âme.

Que lui avaient servi soixante ans de pénitence, de tortures volontaires, si à cette heure il se trouvait seulement être l'égal d'un pêcheur endurci, d'un voleur, d'un assassin, d'un sacrilège ?

Tout en s'efforçant de ne pas devenir orgueilleux, Paphnuce se demandait, avant le voyage entrepris d'après le conseil de l'ange, s'il ne pourrait pas un jour égaler saint Paul dans sa perfection cénobitique ? voilà qu'il apprenait combien mince était sa valeur devant Dieu et devant les hommes.

Un immense découragement s'empara de son cœur. A mesure qu'il approchait de sa solitude, il s'effrayait davantage d'y rentrer. Quel charme trouverait-il dans l'oraison, si le Seigneur faisait si peu

de cas de lui ? Que lui dirait-il dans sa prière, s'il ne se trouvait pas plus près de son cœur que l'assassin Anestor ? Ne valait-il pas mieux retourner dans la grande ville, prendre sa place au milieu des hommes dont on vante la sagesse, enseigner la jeunesse, que de rester seul, tout seul dans cette Thébàide, en attendant la mort, et quelque lion du désert pour fossoyeur.

Cependant Paphnuce ne céda pas à cette tentation. Il regagna la salle funéraire qui lui servait d'abri, et se prosternant devant son crucifix, il lui demanda la force et la lumière.

Alors apparut de nouveau l'ange qui avait donné à Paphnuce de la part de Dieu le conseil d'aller près d'Anestor, afin de se rendre compte du degré de perfection qu'il avait acquis...

En apercevant le messager céleste, le solitaire courba la tête avec humilité, mais il sentit en même temps dans son cœur une profonde désespérance.

Pourquoi te troubles-tu dans le secret de ton âme ? lui demanda l'ange ; est-il permis à la créature d'entrer dans les conseils du Seigneur, et de peser la valeur d'une action charitable accomplie par l'homme qui nous semble le plus pervers ? Anestor, ce brigand, cet assassin, ce misérable, a eu, comparativement à ses passions féroces, plus de mérite à sauver la vie d'une jeune femme et de faire l'aumône d'un verre d'eau, que tu n'en as eu à multiplier les oraisons et la pénitence... Ne sonde point la miséricorde de Jésus, plus immense que la mer, plus vaste que les cieux, et dont la seule mesure nous fut donnée sur la croix par l'effusion de son sang divin...

Et l'ange ajouta après un moment de silence :

— Défends-toi surtout de l'orgueil, qui rendrait stérile toutes tes autres vertus...

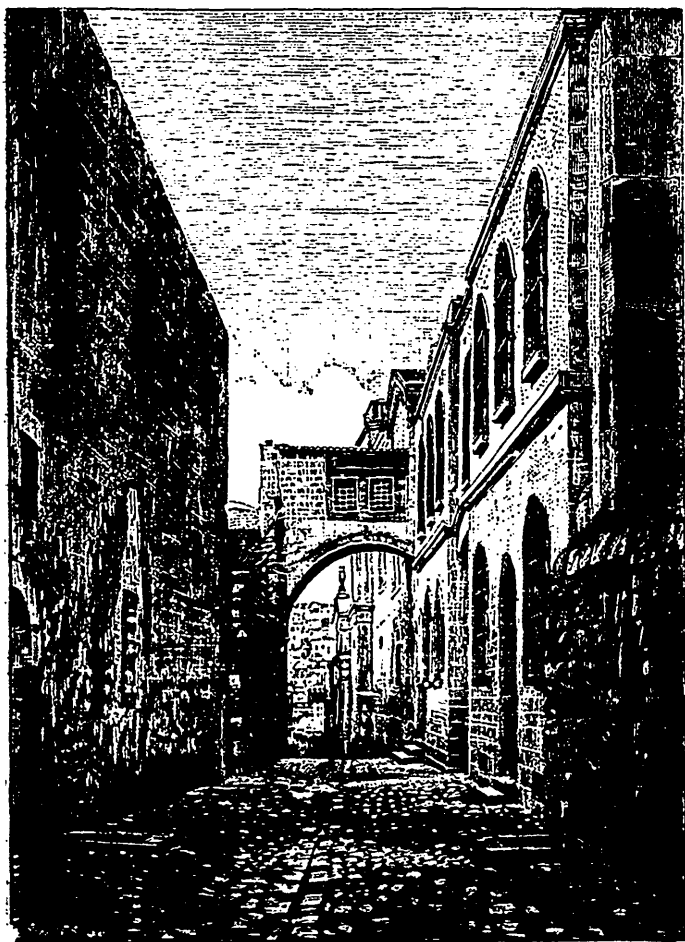
Quand Paphnuce releva sa tête courbée et chercha le messager du ciel à travers le voile de ses larmes, celui-ci était disparu.

RAOUL DE NAVERY.

La Passion de Notre-Seigneur

- I. Le Seigneur, condamné, pour l'homme veut souffrir,
- II. Portant sa lourde croix, il marche avec courage ;
- III. Mais il s'affaisse aux pieds de bourreaux pleins de rage,
- IV. Et Marie à ses yeux aussitôt vient s'offrir !
- V. On l'aide, car sa voie est longue à parcourir !
- VI. Miracle ! sur un voile est empreint son visage !
- VII. Mortels, que de forfaits sa rechute présage !
- VIII. O filles de Sion, pleurez, il va mourir !
- IX. Une troisième fois son sang rougit la terre ;
- X. Et, dépouillé, meurtri, lui Dieu, touchant mystère !
- XI. Par un cruel supplice est victime pour nous !
- XII. La mort touche son front divin qu'elle humilie !
- XIII. Le corps du doux Jésus, Vierge, est sur vos genoux.
- XIV. Enfin le tombeau s'ouvre, et l'œuvre est accomplie !

LOUIS DE VEYRIÈRES



L'Arc de l'Ecce Homo à Jérusalem.

Arc de l'Ecce Homo

Notre gravure représente l'endroit où Notre-Seigneur après une cruelle flagellation fut montré au peuple juif. *Ecce Homo!* voilà l'Homme! dit Ponce Pilate aux juifs ivres de fureur, et qui demandaient la mort du Sauveur.

Cet arc portait une plate-forme sur laquelle était Jésus. Aujourd'hui il n'est visible qu'aux deux tiers. Il est au-dessus de la Voie douloureuse, et le côté gauche est engagé dans le mur d'une caverne turque, tandis que le côté droit est enclavé dans les murs d'un couvent, celui des *Dames de Sion*. C'est ainsi qu'en *Terre Sainte* se coudoient constamment les plus étranges contradictions. Nos plus vénérés sanctuaires, nos reliques les plus chères sont possédés, avoisinés, souvent profanés par les musulmans ou les schismatiques.

Contemplons notre Sauveur couronné d'épines, sanglant, défiguré, exposé aux insultes d'une vile populace, dans ce lieu à jamais vénérable. Voyons-le comme le vit sainte Thérèse, dans la vision que nous allons raconter, et formons en nous des sentiments de componction et d'amour :

“Entrant dans mon oratoire, je vis devant moi une statue de Notre-Seigneur ; cette image le représentait couvert de plaies et avec une expression si touchante que j'en fus toute saisie. Je compris mieux que jamais ce que Notre-Seigneur a enduré pour nous et en même temps je sentis si amèrement mon ingratitude, que mon cœur semblait prêt à se fendre. Je tombai à genoux, conjurant mon divin Maître, avec un déluge de larmes, de me donner la force de ne plus l'offenser. J'appelai à mon secours sainte Madeleine, que j'ai toujours beaucoup aimée et dont j'honorais souvent la conversion... Elle me vint en aide. Sans me fier à mes bonnes résolutions, je mis uniquement ma confiance en Dieu. Je lui dis, s'il m'en souvient bien, que je ne me relèverais point avant qu'il ne m'eût accordé ce que je lui demandais et je tiens pour certain qu'il daigna m'écouter, car ce jour commença pour moi une nouvelle vie et je ne cessai plus de faire de véritables progrès.”

La Passion de Notre Seigneur et la sainte messe

La sainte messe n'est que le renouvellement non sanglant de la Passion de Jésus-Christ. La meilleure manière de l'entendre et d'y participer est donc de suivre le Sauveur dans toutes les places de ses douleurs et de les faire correspondre aux diverses parties de la messe. La méthode suivante est de saint Alphonse de Liguori. Elle se prête facilement à la méditation ; elle peut aussi servir au Chemin de la Croix. La voici :

1. *Gethsémani* : Le prêtre monte à l'autel et prépare la messe.
2. *Grotte de l'Agonie* : Le Confiteor.
3. *Le cippe de la trahison de Judas* : Le prêtre monte à l'autel.
4. *Jésus entraîné sur la Voie de la Captivité, torrent de Cédron* :

L'Introit.

5. *Jésus chez Anne* (il est suffleté) : *Kyrie, eleison.*
6. *Chez Caïphe* : La collecte.
7. *Chez Pilate* : L'Épître.

8. *Chez Hérode* : L'Évangile.
9. *Barrabas* : Credo.
10. *Flagellation* : L'Offertoire.
11. *Couronnement d'épines* : La Préface.
12. *Ecce Homo* : Le Canon jusqu'à la consécration.
13. *Sentence de Pilate* : (Jésus prend sa Croix) : Consécration, Élévation.
14. *Jésus rencontre sa très sainte Mère* : La suite du Canon.
15. *Filles de Jérusalem* : Le Pater.
16. *Jésus dépouillé de ses vêtements* : *Agnus Dei*.
17. *Crucifiement* : La Communion.
18. *Jésus déposé de la croix* : Postcommunion.
19. *Jésus au tombeau* . Dernier Évangile.

Hymne de la Résurrection

Il est ressuscité ! Comment la mort se laissa-t-elle arracher sa proie ! Comment l'enseveli a-t-il forcé ses portes ?

Il est ressuscité ! Sa tête sainte ne repose plus dans le suaire. À côté de la tombe solitaire, git renversée la pierre qui la fermait.

De même qu'au milieu du chemin, le voyageur se repose à l'ombre, et, quand la force lui revient, secoue la feuille aride qui, détachée du rameau, s'est doucement posée sur son front ;

Ainsi le Dieu fort a rejeté le marbre impuissant qui fermait la grotte du sépulcre, quand l'âme, revenue de la vallée sombre vers le corps divin, lui a dit : Lève-toi, me voici !

Et déjà, quelle parole avait retenti parmi ceux d'Israël qui dormaient dans la mort ? Son âme n'était-elle pas descendue dans l'éternel royaume, pour ravir les vieux Patriarches aux ténèbres de l'enfer ? Ne l'avaient-ils pas vu enfin ces prophètes qui racontaient l'avenir, comme un père raconte à ses fils les événements du passé, et n'avaient-ils pas tressailli à l'aspect de celui qui venait combler leur attente et mettre fin à leur long exil ?

Et après avoir délivré les justes impatients de sa visite, il se délivre lui-même...

L'aurore se levait, et, le visage mouillé de larmes, Madeleine et les autres saintes femmes gémissaient sur le Crucifié. Voici que la montagne de Sion tressaille tout entière, et l'impuissante sentinelle s'évanouit d'épouvante.

Un jeune étranger était assis sur le monument ; son regard avait l'éclat de la foudre, et son vêtement, la blancheur de la neige. Interrogé par les femmes désolées, il répondit d'une voix céleste : Il s'est levé, il n'est plus ici !

Quittons les couleurs sombres et les vêtements sans parures ; que l'or accoutumé recommence à briller. Prenez l'étole blanche, ô prêtres, et sortez du sanctuaire. Vos sublimes fonctions vous réclament ; venez, à la clarté des flambeaux, annoncer le ressuscité. Alleluia !

Un cri s'élève de l'autel : Réjouissez-vous, blanche Dame du ciel, réjouissez-vous ! Alleluia ! Alleluia ! Le Dieu qui choisit votre sein pour y revêtir l'humaine nature est ressuscité comme il l'avait prédit. Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

MANZONI.

L'oiseau sauveur

LÉGENDE BRETONNE

Mère, quel est ce petit oiseau gazouillant si joyeusement sur la branche de l'aubépine qui croît là-bas dans le jardin ? Son plumage m'a frappé vivement : on dirait que son cou est d'un rouge de feu. est-ce la couleur de ses plumes, ou quelque blessure qui ait pu les souiller ainsi ?

Garde-toi bien, cher enfant, de faire du mal à ce gentil oiseau qui vient ainsi chaque jour te récréer par ses douces chansons. Cet oiseau, qu'on nomme rouge-gorge à cause des plumes qui ornent son cou, est aussi appelé l'oiseau du Sauveur.

Le divin Jésus venait d'être condamné à mort par Ponce-Pilate. Chargé d'une lourde croix de bois, poursuivi par les imprécations et les maltraitements d'une foule ivre de haine et de fureur, il avait gravi la montagne du Calvaire, où devait s'accomplir l'infâme déicide. Dépouillé de ses vêtements, il avait été cloué sur l'instrument de son supplice, puis élevé en l'air pour servir de spectacle à la multitude effrénée. Ses infâmes persécuteurs, par dérision à sa dignité de Roi des Juifs, avaient orné son front d'une couronne d'épines dont les pointes aiguës transperçaient sa chair sacrée.

Au même moment, un petit oiseau vint se percher sur un des bras de la croix. Il considéra quelques instants cette foule de forcenés qui accablaient de malédictions le Fils de Dieu, leur victime, puis, après avoir poussé vers le ciel un petit cri plaintif, il vola aussitôt vers Jésus, et l'effleurant de ses ailes, il arracha avec son petit bec une épine qui meurtrissait cruellement le front royal de Jésus. Une goutte de sang divin qui pendait à la pointe de l'épine, tomba sur le petit cou de l'oiseau compatissant, et imprégna son plumage de cette couleur qu'il a conservée depuis pour en perpétuer le souvenir, et montrer aux générations futures qu'un petit oiseau, une simple créature du bon Dieu, avait donné aux Juifs une leçon de compassion et d'humanité.

Pèlerinage du Tiers-Ordre à la Bonne Sainte Anne de Beaupré

Nous avons, dans notre dernier numéro, annoncé que notre Fraternité ferait, le 19 juillet prochain, un pèlerinage à Sainte Anne de Beaupré. Nous faisons un chaleureux appel à tous les tertiaires de ne pas manquer cette occasion d'aller prier cette grande Sainte. Notre patrie, notre race, notre religion, nos familles, notre Tiers-Ordre, ont besoin de grands secours dans les dangers qui les environnent. L'impiété et les mauvaises mœurs s'unissent pour détruire partout la foi catholique. On ne croit presque plus ou du moins on n'a que cette foi morte par l'absence des œuvres. Profitons donc de cette occasion pour ranimer en nous cette croyance féconde qui, mieux que toute autre chose, ramènera le règne de Jésus-Christ dans nos cœurs.

Faisons cet acte public avec une grande pureté d'intention, ayant en vue le bien de nos âmes avant celui de nos corps, et nos intérêts spirituels avant les avantages temporels.

Nous devons rectifier quelques erreurs qui se sont glissées dans notre dernière annonce.

Le bateau partira non pas à 4 h. P. M., mais à 6 h. P. M. Le prix du passage est de \$2.00. Avec chaque billet sera livré un programme complet du pèlerinage.

La "Revue Franciscaine" et le R. P. Lachaud, S. J.

Au mois de juillet dernier, nous avons publié un article intitulé: "Saint François d'Assise et saint Ignace de Loyola," dû à la plume du R. P. Lachaud, S. J. La *Revue Franciscaine*, numéro de mars, s'est exprimé ainsi à propos de cet écrit. "Le R. P. Lachaud, de la compagnie de Jésus, semble trouver "extraordinaire la conduite du Père Custode de Jérusalem envers saint Ignace, auquel il ne voulut pas permettre de séjourner à Jérusalem et d'y prêcher. Nous ne voyons cependant pas ce qui peut étonner si fort le R. P. Lachaud; la conduite de Custode n'a rien absolument d'extraordinaire. "Le passage en question de la *Petite Revue* pourrait imprimer "une tache à notre Ordre; nous avons voulu rétablir les faits, "mais on n'a pas tenu compte des renseignements que nous "avons envoyés." Et la *Revue* publie un écrit très intéressant pour expliquer la conduite du Père Custode.

Nous dirons d'abord que cet article a été reproduit du journal "*La Terre Sainte*;" d'ailleurs tout ce qu'on y lit est à la gloire de St François d'Assise et de St Ignace. Le R. P. Lachaud raconte les faits, mais il ne s'étonne de rien. Au contraire, la conduite du Père Custode y paraît juste, sage et charitable puisqu'il n'agissait que pour épargner la vie de St Ignace. Nous approuvons entièrement sur ce sujet la manière de voir de la *Revue*, mais qu'elle soit assurée que dans notre pays le récit du pèlerinage de St Ignace en Terre-Sainte et la description des œuvres admirables des Franciscains en ces lieux, faites par le R. P. Lachaud, ne pourra qu'édifier nos lecteurs.

Nous n'avons jamais reçu les renseignements que la *Revue* dit nous avoir envoyés.

CHRONIQUE

Ste Anne de Beaupré.—Extrait des *Annales de la Revue de la Bonne Ste Anne.*—Nombre des pèlerins à la Bonne Ste Anne de Beaupré en 1856, 8 5659 (6 377 de plus qu'un 1885). — Pèlerinages organisés, 114.— Communions distribuées, 95 500. — Messes célébrées, 3 070.—87 béquilles y ont été en *ex-voto*, et quantité d'autres objets.

S. Em. le Cardinal Taschereau.—C'est lundi, 14 mars, qu'a eu lieu, à Rome, l'ouverture du consistoire dans lequel notre vénéré prélat Mgr Taschereau a reçu l'investiture cardinalice solennelle.

Avec le chapeau, S. Em. a reçu le titre de l'église dont il sera le patron et le cardinal.

On sait que chaque cardinal reçoit, au moment de l'investiture solennelle, le titre et la juridiction d'une des cinquante églises cardinalices de Rome.

Le titre de S. Em. le cardinal archevêque de Québec est : Ste Marie de la Victoire.

Nous empruntons du *Pionnier* quelques détails historiques et archéologiques sur la paroisse cardinalice du premier cardinal canadien, signés par M. A. de Haerne.

Sur l'emplacement de l'église actuelle, le Pape Paul V ordonna, en 1605, de construire une chapelle et un collège sous l'invocation de St Paul, apôtre.

Ces deux établissements étaient confiés aux Carmes déchaussés, et le collège était destiné à recevoir les hérétiques, pour les y instruire et les ramener dans le giron de l'Eglise catholique.

En 1620, les hérétiques s'étant soulevés, Maximilien de Bavière, généralissime des armées catholiques de l'empereur d'Allemagne, Ferdinand II d'Autriche, demanda et obtint du Pape, pour lui et son armée, le concours spirituel d'un saint moine espagnol, le vénérable Dominique de Jésus et Marie, de l'ordre des Carmes, qui vivait alors à Rome.

Malgré son grand âge et sa faiblesse, le saint prêtre se rendit à l'armée catholique.

Un jour, sur le théâtre de la guerre, le vénérable religieux trouve une image représentant la Vierge en adoration devant le berceau de son divin enfant. L'image avait été horriblement lacérée par les soldats protestants. Le Vénérable Dominique de Jésus et Marie, l'enlève, la conserve précieusement, et en fait l'objet d'une sainte vénération.

Les armées catholiques et protestantes sont en présence.

La bataille s'engage sous les murs de Prague.

L'armée catholique, écrasée sous le nombre des ennemis, lâche pied et fuit dans toutes les directions, la déroute est complète.

Le saint et vieux religieux, voyant sur le point de se consommer la ruine de la cause catholique en Allemagne, monte à cheval, l'image profanée par les protestants sur la poitrine, le crucifix à la main, s'élançant au devant des fuyards, les rallie, les ramène au combat et taille en pièces l'armée hérétique.

C'est en souvenir de cette victoire que l'image recueillie par le Vén. Dominique de Jésus et Marie, fut déposée dans l'église de St Paul, apôtre, qui de ce moment fut mise sous l'invocation de Ste Marie de la Victoire.

Plus tard cette église fut reconstruite dans l'état où elle existe aujourd'hui.

L'image sainte qui fut longtemps l'objet de la vénération des fidèles, et que les empereurs d'Autriche se plaisaient successivement à entourer des ornements les plus précieux, fut détruite dans un incendie du maître-autel en 1833.

La voûte de l'église de Ste Marie de la Victoire est tapissée de drapeaux pris sur les hérétiques et les mahométans, et parmi eux figure le drapeau arraché par les Chevaliers de Malte de la poupe de la galère capitane à la bataille de Lépante.

Au point de vue monumental, l'église cardinalice de S. Em. Mgr Taschereau se distingue peu des autres églises romaines et italiennes de la Renaissance.

L'intérieur est richement décoré, et dans les chape'les latérales on remarque des tableaux de grands-maitres d'une valeur considérable.

Des statues et bas-reliefs, dus au ciseau des sculpteurs les plus renommés, complètent cette décoration admirable, dont Rome semble avoir eu seule le secret.

Mais avant de terminer cette monographie, qu'il me soit permis de signaler, dans cette église, la présence d'un bas-relief dû au ciseau du Bernin, et qui passe pour le chef-d'œuvre de ce maître.

Il représente Ste Thérèse, la fondatrice des Carmes, dans l'extase de l'amour divin, le cœur percé d'une flèche lancée par un ange.

Quoiqu'il y ait quelques critiques aient trouvé quelque chose de trop payen, de trop peu religieux dans l'exécution, il reste cependant acquis que cette œuvre est digne de la plus grande admiration.

Avant de déposer la plume, nous prenons la respectueuse liberté de présenter, nous aussi, à S. Em. le Cardinal Taschereau l'expression de nos humbles hommages et de nos chaleureuses félicitations.

Joseph d'Arimalhie et Nicodème.—Joseph d'Arimalhie achevait à peine de donner la sépulture à Notre-Seigneur que les princes des prêtres le firent arrêter, et lui reprochèrent amèrement les honneurs *insolents* qu'il venait de rendre à Jésus de Nazareth. Le prisonnier s'échappa de la geôle. La haine du sanhédrin le poursuivit encore. Jeté avec saint Lazare et ses sœurs, et plusieurs des soixante-douze disciples, dans leur barque sans rames et sans voile, il aborda près de Marseille, et partit pour la Grande-Bretagne, dont il fut un des premiers apôtres, peut-être le premier. Sa fête est fixée par le martyrologe romain au 17 mars.

Tant qu'elle fut catholique, l'Angleterre revendiquait hautement sa glorieuse descendance du décorion Joseph, dont elle célébrait la fête le 25 juillet. Nos voisins d'outre-Manche, fiers de la priorité de la foi, prétendaient avoir la préséance sur la France, qui n'avait reçu l'Evangile qu'après eux, par saint Denis. Au concile de Constance, en 1417, un évêque anglais soutint chaleureusement cette question : *An juri et rationi consonum sil æquiparare regnum Angliæ regno Franciæ.*

Après l'Assension, Nicodème reçut cette seconde naissance par l'eau et par le Saint-Esprit dont le Seigneur lui avait parlé dans leur entretien nocturne. A la nouvelle de son baptême, le sanhédrin l'excommunia, confisqua ses biens, et le destitua de son principat. Arrêté par les Juifs, l'ancien pharisien fut roué de coups, et laissé pour mort

sur la place. Son oncle Gamaliel, venu pour relever son cadavre, lui trouva encore un peu de chaleur : il le transporta dans une campagne voisine pour le rappeler à la vie, mais Nicodème de tarda pas à succomber à ses blessures.

Ordre des Jésuites.—L'Ordre des Jésuites compte 350 ans d'existence. Il a fourni 249 saints à l'Eglise, 1 500 martyrs, 13 papes, 60 cardinaux, 4 000 archevêques, 6 000 écrivains et il compte actuellement 8 000 missionnaires. Il vient de faire une perte sensible par la mort de son général, le R. P. Beckx, célèbre par sa science, sa piété et ses talents.

Décès d'un célèbre artiste tertiaire.—Ferdinand Gaillard, graveur célèbre, est décédé à Paris le 20 janvier. C'était un fervent chrétien et un bon tertiaire de St François.

L'*Univers* du 31 janvier contient quelques détails intimes qui nous révèlent ce que fut ce grand artiste.

En 1880, deux prêtres savoyards, se rendant à Rome, se trouvaient de grand matin dans une église de Florence pour y dire la messe. Un seul servait à leur disposition, et, s'ils ne célébraient en même temps, ils avaient lieu de craindre que ce retard leur fit manquer le train. Tout à coup un homme, qui avait compris l'embarras des deux prêtres, se présente à l'un d'eux : Vous me ferez grand honneur, dit-il, de me permettre de servir votre messe. Et il remplit son office avec une exactitude parfaite. Gaillard s'estimait honoré de remplir les fonctions d'enfant de chœur.

Sur l'invitation de Léon XIII, il fut appelé à Rome pour exécuter le portrait de Sa Sainteté ; mais auparavant, il avait voulu aller à Assise demander à saint François l'inspiration nécessaire pour réussir. Afin d'arriver plus facilement à bout de son œuvre, il avait besoin de travailler près du Saint-Père, et obtenait la faveur de le voir à peu près tous les jours. Aussi, lui avait-on accordé d'établir son atelier dans une chambre du Vatican. C'est là qu'il dessina cette toile devenue, on peut le dire, sa véritable passion.

Léon XIII avait pour ce peintre une tendresse exceptionnelle et ne l'appelait que "son bon Gaillard". Celui-ci supplia une fois le Pape de se montrer dans toute la majesté pontificale, comme s'il bénissait Rome et le monde au jour de la restauration de son pouvoir. Le Saint-Père se lève, se met à réciter le chant du Dante sur saint François, ses grands bras étendus, sa figure rayonnante, avec sa parole lente et harmonieuse ; cette attitude donna du pape une vision vraiment majestueuse. C'est le Léon XIII peint par l'habile artiste.

Dans un moment de tendre abandon, le Pape demanda un jour à Gaillard, comme autrefois Notre-Seigneur à saint Pierre : *Tu, Gaillard, quid dicis de me? Diligis me?* (Que dites-vous de moi, Gaillard ? m'aimez-vous ?) Les larmes du peintre furent sa réponse. Cet homme méritait cette haute bienveillance ; c'est un véritable moine avec la pureté d'un Louis de Gonzague, l'amour envers Jésus-Christ d'un François d'Assise, la douceur d'un François de Sales. La communion chaque dimanche et souvent dans la semaine, l'adoration du saint Sacrement dans l'église où il était exposé pour l'oraison des Quarante Heures, la récitation du Rosaire, voilà où l'artiste puisait ses inspirations. Quelle belle âme et quel grand chrétien !

Aumôniers franciscains.—On sait que l'armée italienne vient d'éprouver à Massouah, en Abyssinie, un échec pareil à celui que les Français éprouvèrent au Tonkin, il y a deux ans.

En apprenant ce désastre, le ministre de la guerre du roi d'Italie a fait demander au général des Capucins, trente de ses religieux pour le service des ambulances.

Celui-ci a consulté le Pape qui a immédiatement accordé les ambulanciers réclamés.

Les révolutionnaires estiment donc que les religieux sont bons à quelque chose!

La typographie du Vatican.—On lit dans la *Croix* : Il existait déjà au Vatican une petite imprimerie ; trois ouvriers seulement y étaient attachés. Le Saint Père vient d'établir cette imprimerie sur un grand pied ; une petite armée de typographes y travaille ; l'établissement a pris le nom de *Typografia del Vaticano*, et l'on y imprimera désormais tous les documents secrets ou publics des congrégations, c'est-à-dire des ministères du Pape.

C'est le cardinal Pitra qui organise ce service auprès de la bibliothèque du Vatican.

On remarque que le Saint-Père consulte et mande souvent l'éminent Cardinal, qui s'occupe beaucoup des archives du Vatican.

Découverte à Rome.—Un religieux Passionniste, amateur de l'art chrétien, a eu la bonne fortune de découvrir à Rome la maison des saints Jean et Paul, martyrs, dont les noms sont inscrits dans le canon de la messe. Ces deux héros de la foi furent décapités sous Julien l'Apostat, dans leur propre demeure ; et aussitôt après leur martyre, leurs corps furent jetés dans une fosse creusée à l'endroit même de l'exécution.

C'est là que l'empereur Jovien éleva une église en l'honneur des deux frères. La maison des saints martyrs, située sur la pente du mont Cœlius, fut intégralement conservée pendant des siècles, et devint un lieu de pèlerinage cher aux chrétiens ; cependant l'exhaussement continu du sol et le développement de la basilique primitive contribuèrent à faire disparaître l'antique construction.

Le père Germain, mû par l'espoir d'en retrouver au moins certaines traces, se mit à pratiquer des fouilles. Elles amenèrent bientôt la découverte d'une chambre voûtée, ornée de joncs et de peintures en tout semblables aux maisons de Pompéï. Cette chambre conduisit à une seconde, celle-ci à une troisième.

Les fouilles continueront dans quelque temps, et permettront de mettre à découvert un monument unique dans son genre ; car à Rome même on trouve peu de bâtiments conservés d'une si haute antiquité.

Bienheureux le serviteur qui parle point par l'appât d'une récompense, qui n'est pas toujours prêt à décharger ses secrets, qui n'est pas empressé à parler, mais qui réfléchit prudemment à ce qu'il doit dire, à la manière dont il doit répondre.—*St-François. Opusc. div. 18.*

—Une réserve modeste est la gardienne la plus sûre de la pureté et occupe un rang honorable parmi les principales vertus.—*St-François. Apophtegme. 16.*

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

CHAPITRE XII

LE TIERS-ORDRE ; SON BUT ET SES DESTINÉES.

(1221)

(Suite)

Cette œuvre, comme toutes celles de François, ou plutôt comme toutes celles de Dieu, naquit dans l'ombre et sans bruit. Passant à Poggi-Bonzi en Toscane, sur la route de Florence à Sienne, le saint rencontra un de ses amis de jeunesse, le marchand Luchésio. Cet homme, jadis avare et dur, n'était plus reconnaissable depuis quelques mois : il édifiait par ses larges aumônes ceux qu'il avait scandalisés par son égoïsme. On le voyait secourir les indigents, soigner les malades dans les hôpitaux, ouvrir sa maison aux pèlerins, défendre les droits du Saint-Siège. Dans l'ardeur de son prosélytisme, il essayait, mais en vain, d'inspirer les mêmes sentiments à Bona-Donna, sa compagne. Femme pieuse, mais écoutant trop la prudence de la chair, elle était du nombre de ces mères de famille qui craignent toujours que la terre ne leur manque sous les pieds ; elle blâmait donc avec acrimonie les prodigalités de son époux. Un miracle la convertit. Un jour que Luchésio, après avoir distribué tout le pain qui se trouvait à la maison, l'avait priée de donner encore quelque chose aux pauvres qui se présentaient, elle lui répondit tout en colère : « Tête sans cervelle et affaiblie par les austérités, tu négligeras donc toujours les intérêts de ta famille ! » Luchésio, aussi patient que charitable, ne s'émut point de cette injure ; il la supplia de nouveau d'ouvrir le meuble où le pain était enfermé. Pendant ce temps-là, il invoquait au fond de son cœur Celui qui dans le désert avait rassasié plus de cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons. Bona-Donna finit par obéir, et, à sa grande stupéfaction, elle trouva une grande quantité de pains. A dater de ce jour, elle n'eut plus besoin d'être exhortée aux œuvres de miséricorde, et il y eut entre ces deux âmes une pieuse émulation dans l'exercice de la charité. Telle était la maison qui devait servir de berceau au Tiers-Ordre de la Pénitence. En y entrant, François leur dit : « Vous m'avez demandé de vous tracer une voie de perfection appropriée à votre état. Pour répondre à vos désirs, j'ai songé à ins-

tituer un troisième Ordre, où les personnes mariées pourront servir Dieu d'une manière parfaite ; et je crois que vous ne sauriez mieux faire que d'en être les prémices.» Ils accueillirent avec joie cette proposition, et conjurèrent le saint de les admettre dans ce nouvel Institut. Il leur fit prendre un habit simple et modeste, couleur gris de cendre, semblable à celui des Frères-Mineurs ; il initia à cette même forme de vie plusieurs personnes de Poggi-Bonzi et de Florence. Le Tiers-Ordre de la Pénitence, le plus ancien de tous les Tiers-Ordres, était institué (1221). C'était le grain de sénevé qui devait bientôt devenir un grand arbre et abriter les oiseaux du ciel. Quelques mois après, le saint Patriarche rédigea pour les tertiaires une Règle dont la législation large et simple s'adapte à toutes les positions de la vie sociale, sans distinction de temps ou de nationalité, et dont le but est de venir en aide aux âmes que des devoirs impérieux contraignent à vivre dans le monde, de réveiller ou de raviver en elles l'esprit du christianisme, et de les faire participer aux vertus comme aux bienfaits de la vie religieuse.

Tous ceux qui professent la foi catholique et une filiale soumission au Saint Siège, peuvent être admis au Tiers-Ordre. Toutefois, on exige quatre conditions. Il faut : 1. restituer le bien injustement acquis ; 2. se réconcilier franchement avec son prochain ; 3. observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, et de plus les prescriptions de la Règle ; 4. les femmes mariées ne peuvent être reçues qu'avec la permission expresse de leurs maris. La Règle n'oblige point sous peine de péché, même véniel ; elle n'a pas d'autre mobile ni d'autre sanction que l'amour et la bonne volonté.

François commence, et avec raison, par mettre l'ordre dans ce petit royaume intérieur qu'on appelle le cœur humain ; car, comment composer une société parfaite avec des éléments disparates et mauvais ? Il s'occupe ensuite des devoirs de la famille, puis des prières et des pénitences qui forment l'essence du Tiers-Ordre. Les Frères et les Sœurs doivent faire leur testament dans les trois mois qui suivent leur admission définitive ; réciter chaque jour l'office de la sainte Vierge ou celui des *Pater* (1), jeûner tous les vendredis, tout l'Avent et tout le Carême ; se vêtir simplement selon les bienséances de

(1) Cinquante-quatre *Pater* et *Gloria*.

leur condition sociale ; fuir les théâtres et les festins. Par ces lois, le saint fondateur détruisait le ver rongeur de toute société : la passion du luxe et l'amour des plaisirs. Il défend aussi par un article spécial les serments, les chicanes, les procès ; et voulant à tout prix implanter la paix dans la société, il frappe un coup décisif par cette dernière clause : « Les Frères ne porteront aucune arme offensive, si ce n'est pour la défense de l'Eglise romaine, de la foi catholique et de leur pays. » D'un mot, il éteint les guerres injustes, la soif des vengeances personnelles, des duels, des querelles ; et relançant les esprits vers un bien impérissable, le droit, il leur apprend à confondre dans un même amour l'Eglise et la terre natale, la patrie céleste et la patrie terrestre, celle qui les enfante au monde et celle qui les enfante à Dieu. Ils méritent le nom de traîtres, s'ils suivent un drapeau où ne soient pas inscrits ces deux noms sacrés : Dieu et patrie.

Ce rapide coup d'œil sur la Règle du Tiers-Ordre ne suffit point à nous expliquer sa profonde influence ; tout au plus pourrait-on dire : « C'est un trait de génie pour ces temps malheureux. » Mais que de traits de génie sont restés à l'état de lettre morte ! Ce qui communique aux œuvres la vie et la durée, la force et la fécondité, c'est l'Eglise ; c'est elle qui, prenant le Tiers-Ordre sous sa haute protection, lui imprima cette stabilité d'existence que ne peuvent atteindre les institutions purement humaines. Le Pape Honorius III approuva de vive voix la Règle du Tiers-Ordre (1221), comme Innocent III avait approuvé celle des Frères-Mineurs. Grégoire IX, dans une lettre datée du 2 juin 1230, prit la défense des Tertiaires, et renouvela les exemptions et privilèges accordés par son prédécesseur. Enfin, Nicolas IV confirma solennellement la Règle par une bulle pontificale (1289). Cinq siècles après, Benoît XIII résume et ratifie en ces termes les inappréciables faveurs que le Saint-Siège avait prodiguées au Tiers-Ordre :

« Nous, après avoir mûrement réfléchi à ce que les exacts observateurs de cet Ordre ont fait et pourront faire à l'avenir, s'ils le veulent avec le secours du Seigneur, pour le bien de la religion catholique et pour la réforme des mœurs, par leurs exemples d'abnégation et d'humilité, voulant pourvoir surabondamment à la conservation, à l'accroissement et à la tranquillité des Frères, de notre propre mouvement, sans aucune sollicitation des Frères

ni des Sœurs, ni de quelque autre personne, mais par un sentiment spontané de notre bienveillance, avec pleine connaissance de cause, et pour l'estime que nous faisons de leur très haute pauvreté, par la teneur des présentes lettres, nous approuvons, confirmons, sanctionnons à perpétuité cette Règle du Tiers-Ordre, approuvée et confirmée en due forme par les Pontifes romains, nos prédécesseurs d'heureuse mémoire, savoir Nicolas IV, pour les Tertiaires de l'un et de l'autre sexe, demeurant dans le siècle, le 17 août 1289; Clément V, le 30 août 1308; Grégoire XI, le 6 février 1373; Léon X, pour les Tertiaires réguliers, le 20 février 1521. »

Dans le même temps, saint Dominique fondait en Lombardie une association semblable, sous le titre significatif de Milice de Jésus-Christ. Elle prit plus tard le nom de Tiers-Ordre de la Pénitence de saint Dominique, et fut solennellement approuvée par Eugène IV (1439). Le Tiers-Ordre séculier, celui dont nous nous occupons ici, n'est pas une association, une congrégation, une confrérie : c'est une société spirituelle et permanente, associée aux deux premiers Ordres de saint François, et un Ordre véritable, bien qu'on n'y trouve pas les trois vœux essentiels de l'état religieux proprement dit : pauvreté, obéissance et chasteté. Ainsi l'ont défini les Souverains Pontifes. « Suivant la trace de nos prédécesseurs qui ont approuvé, confirmé et comblé des plus grands éloges cette forme de vie, écrit Benoît XIII, nous statuons et déclarons que le Tiers-Ordre a toujours été, et reste toujours, saint, méritoire et conforme à la perfection chrétienne, et de plus qu'il est vraiment et dans toute la force du terme un Ordre renfermant dans son unité les séculiers répandus par toute la terre, puisqu'il a sa Règle propre, approuvée par le Saint-Siège, son noviciat, sa profession, et un habit de matière et de forme déterminées (1). »

C'est le troisième Ordre qu'aït institué le Patriarche d'Assise : ou plutôt, c'est le troisième rameau d'un seul Ordre qui renferme dans sa plénitude les hommes et les femmes, le croître et le siècle. Par la création des Frères-Mineurs, François avait tiré du désert les phalanges monastiques, pour les armer du glaive de la parole divine

(A continuer.)

(1) *Bulle Paterna Sedis apostolicæ,*

DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS

Intention générale pour avril 1887, désignée par S. Em. le Cardinal-Préfet de la Propagande, et bénie par Sa Sainteté Léon XIII :

LES NOCES D'OR DE S. S. LÉON XIII

Au jour dont ce jubilé sacerdotal rappellera la mémoire, il y aura cinquante ans qu'un pieux lévite montait à l'autel. DIEU lui avait fait les plus hautes destinées, et c'est pourquoi il achevait de lui former en ce jour un cœur de prêtre.

Ne faut-il pas au Pape plus qu'à tout autre ministre de DIEU ici-bas un cœur de prêtre? N'est-il pas sur la terre le plus officiel et le plus complet représentant de JÉSUS-CHRIST, le Souverain Prêtre? N'est-il pas placé plus haut que tout autre entre DIEU et l'humanité, pour présenter à DIEU les hommages et les offrandes des hommes, et pour distribuer à tous les hommes les dons de DIEU? Ne lui appartient-il pas plus qu'à tout autre prêtre d'ouvrir ou de fermer le ciel, et d'exercer sur le corps de JÉSUS-CHRIST, réel et mystique —et cela toujours en notre faveur—un pouvoir incomparable?

Et depuis cette heure, que de grandes choses ont été faites par cet homme que DIEU prédestinait à être son Pontife dans des circonstances si solennelles! Combien déjà d'actions mémorables accomplies durant ces quelques années de pontificat suprême?

Nous tous catholiques, les enfants de ce Père qui, comme *pape*, participe si largement à la paternité de DIEU, que ferons-nous pour nous préparer à ce jour qui va rappeler à notre Père les joies les plus divines dont soit capable un cœur d'homme? Sans doute, nous allons redoubler de zèle pour donner—en face du monde hostile ou indifférent—tout l'éclat possible à cette grande fête de famille. Surtout—suivant l'esprit de notre sainte Ligue, qui lui est redevable de tant de faveurs— nous offrirons pour lui avec une ferveur grandissante nos prières, nos œuvres et nos souffrances de chaque jour, et nous nous efforcerons de faire plus parfaitement que jamais cette entière consécration de nous-mêmes au Cœur de JÉSUS qui, si elle se généralisait partout selon nos désirs, rendrait véritablement unique

le pontificat de Léon XIII, en avançant ici-bas le règne de Dieu et de son Eglise.

PRIÈRE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS

Divin Cœur de JÉSUS, je vous offre, par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses, et à toutes les autres intentions pour lesquelles vous vous immolez sans cesse vous-même sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour le Chef vénéré de votre sainte Eglise, afin que le jubilé de son sacerdoce ouvre une ère de paix pour la famille catholique, dont il est le roi, le pontife et le père.

La Ligue du Sacré Cœur de Jésus

PARMI LES HOMMES

On lit dans le *Messager du Cœur de Jésus* :

“ Je vous envoie—nous écrit le R. P. Hamon—l'*Almanach* de notre Ligue du Sacré Cœur, pour vous montrer que Notre-Seigneur continue de bénir notre Société d'hommes, et de l'étendre de plus en plus pour la consolation de son divin Cœur. Partout les missions que nous donnons aux hommes portent des fruits abondants, et la Ligue s'établit avec un entrain admirable.

“ Durant les derniers jours de ces retraites, j'apprends aux hommes le chant de la Ligue ; et quand 300 à 400 Associés, massés dans la grande nef de l'église, entonnent à l'unisson le chant de la Ligue :

En avant, marchons,
Soldats du Christ, à l'avant-garde ;
En avant, marchons,
Le Seigneur nous regarde ;
En avant, bataillons !

l'effet est saisissant, et nos hommes sont fiers d'eux-mêmes et de leur Société. Bientôt ils ont notre beau *drapeau*, et alors tout marche avec entrain et bonne volonté.

“ Les réunions mensuelles sont nombreuses.”

Voici la liste des Evêques qui ont spécialement encouragé, dans l'Amérique du Nord, l'organisation de notre Apostolat parmi les hommes :

CANADA

- † ELZ.-ALEX. TASCHEREAU, cardinal, archevêque de Québ.
- † ED.-CHS FABRE, archevêque de Montréal.
- † J.-TH. DUHAMEL, archevêque d'Ottawa.
- † L.-F. LAFLECHE, évêque de Trois-Rivières.
- † L.-Z. MOREAU, évêque de Saint-Hyacinthe.
- † J.-P. LAFORCE-LANGEVIN, évêque de Rimouski.
- † DOM. RACINE, évêque de Chicoutimi.

ÉTATS-UNIS.

- † J.-J. WILLIAMS, archevêque de Boston.
- † P.-T. O'REILLY, évêque de Springfield.
- † J.-A. HEALY, évêque de Portland.
- † D.-M. BRADLEY, évêque de Manchester.
- † FR. MC NEIRNY, évêque d'Albany.

Mgr l'Evêque de Trois-Rivières, en particulier, s'appuyait de la façon la plus expresse sur l'Encyclique *Humanum genus* pour hâter les progrès de notre sainte Ligue dans son diocèse :

“ Notre Saint Père le Pape—disait-il dans sa Lettre pastorale— invite tous les gens de bien à s'unir entre eux, à l'instar des ennemis de l'Eglise, et à former une immense coalition de prières et d'efforts.

“ Cette Ligue est déjà organisée parmi nous. C'est la Ligue du Cœur de Jésus, l'Apostolat de la Prière.

“ Son but se trouve exprimé dans sa devise *Adveniat regnum tuum !* Que votre règne arrive, que le Règne de Dieu se maintienne et se développe là où il existe déjà ! Qu'il reparaisse là où il a été renversé ! Qu'il naisse enfin là où il n'a pas encore versé ses bienfaits !

“ L'Apostolat, Ligue du Cœur de Jésus, fait de ses Associés autant d'amis du Cœur de Jésus ; et, en vertu de cette amitié qui identifie leurs intérêts avec ceux du Sauveur, ils deviennent autant d'apôtres pour répandre partout le feu de l'amour divin. Ils prennent en main la cause du divin Cœur, la défendent contre leurs propres ennemis intérieurs, et la soutiennent de leur zèle et de leur influence auprès de leurs familles, de leurs parents, de leurs amis, de tous ceux avec lesquels ils entrent en rapport.”

Ajoutons quelques détails sur les beaux résultats obtenus par notre Association au cours de cette dernière année.

“ Notre Ligue du sacré Cœur—lisons-nous dans les comptes-rendus—prospère et se propage d'une manière on ne peut plus consolante dans le Canada et aux Etats-Unis.

“ Toutes les sections de Montréal ont augmenté. Un nouveau centre a été établi à l'église du Sacré-Cœur de Jésus, et déjà il compte près de 300 membres. Nous avons en ville plus de 3 500 Associés.

“ Trois-Rivières a 1 100 Ligueurs pleins de zèle et d'activité. Le compte-rendu de cette belle Ligue vous dira ce que l'union des hommes peut opérer pour le bien général d'une paroisse et d'une ville. La grande paroisse de Saint-Jean de Québec est à s'organiser. Bientôt elle ajoutera un bataillon nombreux à l'armée de Notre-Seigneur.

“ Mais c'est surtout parmi les centres canadiens des Etats-Unis de l'Est que notre Ligue s'est étendue l'an dernier : 15 nouvelles paroisses avec un total de 4 500 membres sont venus s'ajouter aux 6 paroisses et aux 2 353 Ligueurs que nous avons déjà : ce qui nous donne pour les Etats 6 853 membres.

“ Avec les Ligueurs du Canada, nous sommes aujourd'hui plus de 11 800 hommes enrôlés dans la Ligue du Cœur de Jésus.

“ Les comptes rendus des Ligues vous montreront que ces enrôlements ne sont pas l'effet d'un enthousiasme passager, ni un feu de paille qui ne dure pas. La masse des Associés restent fidèles à leurs

promesses. Les communions sont nombreuses et les blasphèmes disparaissent.

“ Les démonstrations extérieures, tout en donnant aux hommes l'occasion d'affirmer leurs promesses, sont aussi un moyen de propagande des plus efficaces. C'est donc avec bonheur que nous avons vu la Ligue faire son pèlerinage annuel à l'église du Gesù, et former la garde d'honneur à la procession du Saint-Sacrement. Nous, les soldats du Christ, nous devons à notre Chef cette preuve d'amour et de reconnaissance. Organisons-nous, pour rendre l'an prochain ces pieuses démonstrations encore plus imposantes et plus unanimes.

“ *Paroisse Saint-Henri.*—Pour la paroisse de Saint-Henri : 1° le nombre des membres actifs est de 650 ; 2° les communions du mois de juin dernier montent à 460 ; l'impression produite par la Ligue est des meilleures, les effets obtenus sont très satisfaisants, et je n'ai aucun doute qu'avant mon prochain rapport, le nombre des membres ne s'élève à plus de 1 000...”

“ *Paroisse Saint-Jean-Baptiste.*—Le nombre actuel des membres est de 450. L'assistance régulière aux réunions du mois a été de 250 à 300, quelquefois plus. A la communion du mois de juin dernier, 280 environ se sont approchés de la sainte Table. Ceux qui appartiennent à la Ligue sont pour la plupart des hommes mariés. Les jeunes gens ne sont en tout qu'un peu plus de 100. La Ligue du Cœur de Jésus dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste est regardée comme devant rendre de grands services aux familles...”

“ *Paroisse du Sacré-Cœur.*—La Ligue est en grande estime dans la paroisse. On en parle beaucoup et avec avantage. Un grand nombre de mères de famille sont venues l'attester au Directeur : depuis que leurs maris font partie de l'association, la paix et le bonheur sont entrés dans leur ménage...”

“ *Paroisse Saint-Joseph.*—Nous comptons habituellement au moins 500 membres à nos assemblées mensuelles ; et lors de notre dernier pèlerinage, le 10 du mois de juin dernier, nous étions 700, tous décorés de l'insigne du sacré Cœur de Jésus. Il y a de l'activité, de la vie au milieu de nous, et avec bonheur nous constatons que notre Ligue est dans un état prospère. Au spirituel, nous ne saurions trop nous réjouir des résultats obtenus. Fidèles pour la grande majorité à leurs engagements, nos Ligueurs donnent le bon exemple et exercent ainsi la plus heureuse influence sur notre population.

“ Entre autres traits édifiants, on pourrait citer l'heure d'adoration nocturne que firent les membres durant les Quarante Heures : cierge à la main, insigne à la poitrine, sous les plis de leur drapeau éclairé par toutes ces lumières, ces hommes de foi durent obtenir pour la Ligue la bénédiction d'en haut. Disons aussi que notre Société suivit en corps la procession de la Fête-Dieu, et déploya pour la première fois le drapeau de la Ligue du Cœur de Jésus, dans ces marches triomphales du Saint-Sacrement à travers les rues de notre cité...”

NÉCROLOGIE

Le 5 mars 1887, est décédé à Montréal M. Augustin Martin, tertiaire isolé.

Le 11 du courant, est décédé à Québec Claude Giroux, tertiaire solé, à l'âge de dix-neuf ans.